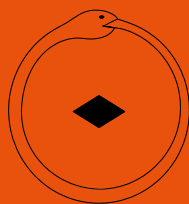




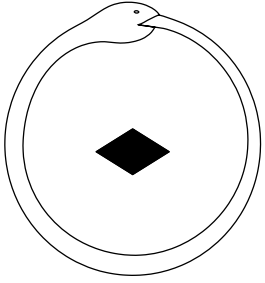
QUEL MOT N'A JAMAIS ÉTÉ DIT,
DITES

(autour de 'Umbigo do mundo' de Francy Baniwa)

Tânia Stolze Lima



cahier
SELVAGEM



QUEL MOT N'A JAMAIS ÉTÉ DIT, DITES¹

Tânia Stolze Lima

(autour de *Umbigo do Mundo*² de Francy Baniwa)

Soutenu à l'origine par Francy Fontes Baniwa comme mémoire de maîtrise en anthropologie, que j'ai eu le plaisir d'examiner et que j'ai maintenant l'honneur de commenter de première main, *Umbigo do Mundo : Mitologia, Ritual e Memória Baniwa* [Nombriil du monde : Mythologie, Rituel et Mémoire des Baniwa] apporte à l'anthropologie une leçon d'amour variée. L'amour comme affirmation de la vie, affirmation de la lutte, affirmation du sens. L'amour comme sens de la lutte et lutte du sens. L'amour comme joie.

La meilleure caractérisation impressionniste que je connaisse de la famille des mythologies cosmogoniques des peuples du nord-ouest de l'Amazonie, qui comprend la mythologie du clan *Waliperedakeenai* du peuple *Baniwa* des bas et moyen Rio Içana, a été faite par l'incomparable connaisseur des mythes amérindiens, Lévi-Strauss, dans un commentaire sur l'impossibilité d'analyser correctement ces mythologies dans le cadre de ses *Mythologiques*. Il soulignait qu'elles semblent appartenir à un autre genre mythologique ; que les premiers documents connus suggèrent des textes ésotériques provenant d'une tradition érudite ; que « leur extrême complexité, leur composition ingénieuse et leur ton mystique peuvent être attribués à des écoles de sages et d'érudits » (*Du miel aux cendres*, p. 253).

La première publication de l'une de ces œuvres mythologiques, *Leggenda dell' Jurupary*, remonte à 1890, avec la publication par Ermanno Stradelli de la traduction en italien d'une version en *nheengatu*

1. Permettez-moi de prendre ce vers de la chanson de Milton Nascimento et Caetano Veloso comme titre de ce texte.

2. « Nombriil du monde »

transcrite par un indigène du haut Rio Negro, Maximiano José Roberto, **Tariano** du côté maternel et neveu utérin du **tuxaua**³ de Iauareté. Le texte de Maximiano a été l'objet de disputes entre Stradelli et João Barbosa Rodrigues, un autre chercheur ébloui par les traditions narratives des peuples **Aruaque** et **Tucano** oriental⁴.

À juste titre. Stradelli, qui rejetait catégoriquement la compréhension missionnaire du **Jurupari** comme une religion diabolique et pensait que la Légende pouvait servir à démystifier la vision que l'on avait des peuples de la région, a déclaré que Maximiano avait promis de publier le texte en **nheengatu** avec une traduction en portugais, mais que cela ne s'est malheureusement pas fait, et le manuscrit fourni à Stradelli a également été perdu. Aussi incroyable que cela puisse paraître, nombreux étaient ceux qui doutaient de l'authenticité du texte publié par Stradelli. Ils étaient réticents à admettre que la grande valeur littéraire de l'œuvre était née de la plume d'un indigène.

Ce n'est qu'en 1980 qu'un deuxième chef-d'œuvre de la mythologie du haut Rio Negro a été publié par Livraria Cultura Editora, cette fois avec leurs signatures, par deux hommes Desana, le père et son fils aîné, Umúsin Panlón Kumu et Tolamãñ Kenhíre. Cette œuvre, *Antes o mundo não existia* [Avant que le monde n'existe], a été rééditée en 1995 dans l'importante collection *Narradores Indígenas do Rio Negro* (Narrateurs indigènes du Rio Negro), conçue et mise en œuvre par la FOIRN – Fédération des organisations indigènes du Rio Negro, et qui compte à ce jour neuf volumes, tous, ou presque, en coécriture entre le père et le fils et avec la collaboration d'un partenariat anthropologique non-indigène

3. Chef politique de certains peuples indigènes, le **tuxaua** est un personnage qui représente la sagesse du village.

4. N.D.É. : Le naturaliste pionnier João Barbosa Rodrigues a été ébloui par l'intelligence et l'imagination des indigènes, dès ses premières expéditions dans la vallée de l'Amazone dans les années 1870, publiant, à partir de la décennie suivante, *Legendas, crenças e superstições* [Légendes, croyances et superstitions] (Revista Brasileira, X, 1881, pp. 24-47), *Poranduba amazonense, ou Kochiyamauara porandub*, 1872-1887 (Rio de Janeiro : Typ. de G. Leuzinger & Filhos, 1890), entre autres. Dantes a publié une édition de son ouvrage de 1905, *Mbaé Kaá - o que tem na mata. A botânica nomenclatura indígena* [Mbaé Kaá - ce qu'il y a dans la forêt. Nomenclature botanique indigène] (Rio de Janeiro : Dantes, 2018), avec la collaboration des **Mbya Guarani** du village de Piyau, de la Terre indigène de Jaraguá (SP).

dans la préparation du texte pour la publication⁵ rééditée par Dantes en 2019.

Elle s'inscrit donc dans cet admirable et intéressant mouvement du haut Rio Negro qui consiste à diversifier ses pratiques narratives en écrivant des livres de mythologie dans la version de son propre patriclan, cette belle édition d'*Umbigo do Mundo* de Dantes se distingue par deux aspects originaux. Tout d'abord, il s'agit d'une œuvre commentée par une anthropologue indigène. D'autre part, le récit que le sage Francisco Luiz Fontes Baniwa fait des traditions sacrées de son clan (*Walipere-dakeenai*) s'adresse à sa fille femme. C'est en tant que femme que Francy écoute et comprend, analyse et écrit le récit de son père. Cela n'est pas sans importance. Ce qui est le plus évident, c'est son refus de l'attribution inappropriée, faite par les anthropologues blancs, des « flûtes sacrées » aux systèmes rituels d'initiation liés à cette mythologie. Traduire des mots, ce n'est pas traduire un mode de pensée.

« J'écris ce que je pense, dans un processus qui cherche à construire une autre anthropologie » (p. 29). En raison du contenu des questions posées (qu'elle partage avec ses collègues indigènes) et de sa détermination à rester fidèle à elle-même et à être à la hauteur de l'héritage mythique légué par Amaro aux femmes du monde, Francy rappelle des interventions importantes, et puissantes aussi, de femmes telles que Virginia Woolf et Donna Haraway. L'élaboration, par Haraway, de la question de l'objectivité scientifique dans le féminisme, avec sa critique des doctrines d'objectivité qui visent à parler de tout le monde à partir de nulle part, et sa défense du privilège de la perspective partielle, des savoirs situés et des visions incarnées, font de cette penseuse nord-américaine une alliée de cette anthropologie autre écrite par une femme indigène. C'est dans cette même lignée que s'inscrit l'urgence des problèmes rencontrés par Virginia Woolf, car des difficultés techniques de tout ordre s'imposent (de l'intérieur vers l'extérieur) à une femme qui

5. D'importantes études ethnographiques sur la production de ces livres ont été réalisées par Geraldo Andrello (« Falas, Objetos e Corpos : Autores Indígenas no Alto Rio Negro », RBCS Vol. 25 n° 73, 2010), un anthropologue qui a collaboré à l'édition des textes de certains de ces volumes, et par S. Hugh-Jones (« Entre l'image et l'écrit. La politique *Tukano* de patrimonialisation en Amazonie ». Cahiers des Amériques Latines, 63-64, 2010).

écrit, comme l'invention d'une structure de phrase, d'une conception de l'ensemble des articulations qui soutiennent l'œuvre, d'une volonté de modifier l'ordre des valeurs d'une manière qui soit compatible avec son propre sens de l'importance. Car si l'intention de Woolf était d'écrire des romans qui expriment sa propre vision du monde, elle devait faire face au fait que les conventions littéraires disponibles étaient des créations d'hommes.

L'approche proposée dans ce livre est, comme je l'ai dit plus haut, délibérément celle « d'une femme indigène et anthropologue ». Je suis tentée de dire que Francy n'est pas venue à l'anthropologie pour être formée par nous qui avons hérité de ce type de connaissances d'origine européenne, mais pour nous enseigner. En effet, si une chose est la mythologie vue de l'extérieur et de loin, et si Francy cherche à développer une anthropologie « de l'intérieur vers l'extérieur », alors l'anthropologie indigène vue de l'extérieur et de loin est quelque chose d'autre. Je ne prétends pas dominer l'intéressant de cet art – une sagesse dont je pense que les peuples indigènes disposent – mais je comprends que ce qui est intéressant dans cet art l'intéressant de cet art qui permet à l'auteure d'assumer sa position, est qu'il me positionne également, me poussant à assumer ma place de praticienne d'une anthropologie européanisée.

Il me semble que la distance – positive, et non pas à surmonter – que l'anthropologie indigène tente de créer et d'entretenir entre elle et l'anthropologie d'origine européenne est là pour être célébrée. Si elle risque d'être contaminée par le ressentiment, elle est aussi un terreau fertile pour des aventures de pensée avec un potentiel d'intervention dans l'ensemble de notre discipline. C'est la semence de ce principe qu'on voit pulser dans l'étude de Francy. J'espère que cette œuvre sera lue comme un présage de la façon dont l'attitude de rejet indigène du problème de la relation sujet-objet, de la façon dont la conscience indigène exige la décolonisation de cette relation, nous apprendra peut-être que nous ne devrions pas continuer comme si nous étions inéluctablement condamnés à garantir la continuité et la prospérité de la relation appropriative, colonialiste, capitaliste qui imprègne beaucoup de nos pratiques de connaissance issues de traditions d'origine européenne.

Pour autant que je puisse saisir la délicatesse et les subtilités de la solution adoptée par Francy pour construire son étude anthropologique

du récit cosmogonique fait pour son père, je dirais qu'elle a trouvé le moyen de maintenir l'analyse dans une telle relation de continuité ontologique avec le récit des mythes, que l'on pourrait dire que la seule véritable décolonisation de l'opposition sujet-objet serait de la faire s'effondrer en tant que relation garantissant la revendication de transcendance du sujet et la réduction de l'objet à l'état de matière à être conquise, à attacher par la pensée et à laminer – à amincir, à appauvrir – aux fins de la soi-disant connaissance.

Je laisse ouverte la double question de la présence et de la nécessité d'une certaine présence du contraste sujet-objet dans cette proposition d'une anthropologie indigène faite par une femme, car je ne sais vraiment pas si mon inclinaison à affirmer que le contraste agit selon un régime d'immanence et correspond à quelque chose de plus qu'un automatisme de notre part basé sur le raisonnement par exclusion. Ce que je sais, c'est que Francy ouvre une voie jamais empruntée par aucun anthropologue que j'ai déjà lu. Elle trace précisément le chemin inverse. Non celui qui va des contextes historique, écologique et ethnographique jusqu'au cœur de la mythologie. Mais celui qui va de l'intérieur vers l'extérieur. « Comprendre... les mythes, c'est comprendre le monde » (p. 9-10).

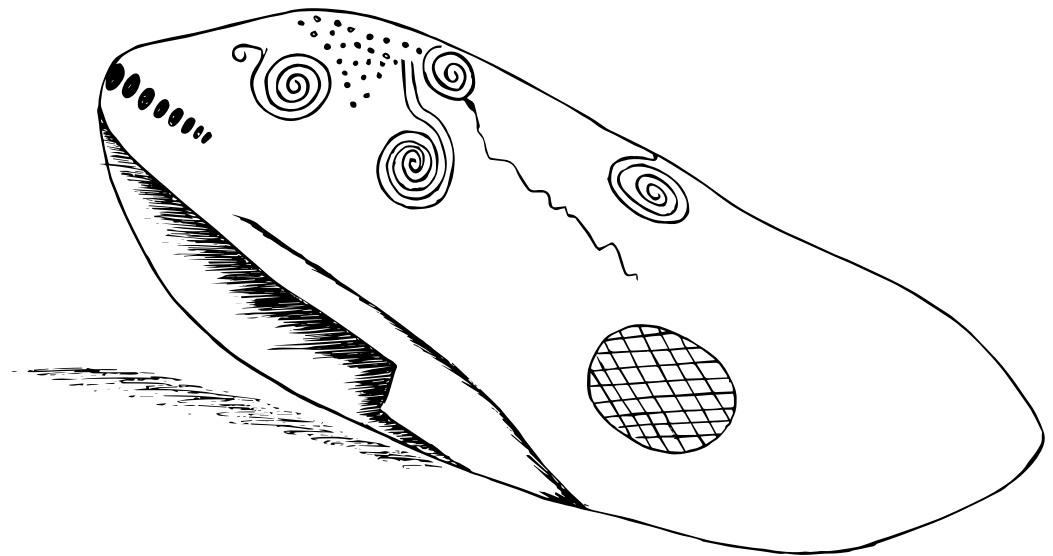
J'ai essayé ici de commenter le visage de ce livre, qui est un mémoire de master en anthropologie. La face que j'ai laissée cachée – et qui indique quelque chose sur l'engagement de Francisco Luiz Fontes Baniwa et d'autres sages du haut Rio Negro, avec l'élaboration de leurs livres sur les traditions sacrées de leurs clans – est destinée à un public indigène et à faire face à la dévastation du modèle d'organisation sociale des *malocas* et des pratiques cérémonielles et de connaissance mises en œuvre par l'activité de la mission salésienne et des églises évangéliques. Il s'agit maintenant de repeupler « le monde entre les mondes », de le repeupler avec les histoires des « autres mondes » qui coexistent dans ce monde.

Serait-ce la clé de l'amour, de la joie et de la lutte qui imprègnent le livre et nous contaminent ?

Ce premier livre d'anthropologie d'une femme indigène du clan **Baniwa** qui porte le nom des Pléiades est un immense cadeau. Ce livre peut avoir comme nombril un rêve que j'évoque ici avec l'accord de l'auteure.

Au cours de sa première année d'études de troisième cycle au Musée national, Francly dormait chez elle à Rio de Janeiro lorsqu'elle s'est vue dans sa communauté sur la rivière Içana, dans la maison qui appartenait à ses grands-parents maternels décédés. Là, elle y a trouvé deux hommes allongés dans un hamac en train de discuter. Son cœur s'est emballé, jamais un visiteur ne lui avait semblé aussi inattendu. C'était Claude Lévi-Strauss qui était allongé en train de parler de mythes avec le frère de sa mère. Lévi-Strauss vit que Francly tenait dans ses mains un livre de Darcy Ribeiro et lui dit : *Je savais qu'en devenant ce que tu es aujourd'hui, tu partirais à la recherche de ces savoirs, ils seront importants pour les prochaines générations.* « J'ai vu Claude Lévi-Strauss ! Mon sourire allait d'une oreille à l'autre. Une très belle rencontre, et inoubliable. »

Je vous souhaite à vous aussi une belle et inoubliable lecture de ces précieux récits du Petit Monde, du Peuple-Univers, de l'Origine de l'humanité actuelle, et de tant d'autres aspects de la vie, contés par le sage Francisco Luiz Fontes Baniwa, et transposés avec art dans l'iconographie de son fils Frank Fontes Baniwa.



TÂNIA STOLZE LIMA

Anthropologue et auteure de *Um peixe olhou pra mim: o povo Yudjá e a perspectiva* (Un poisson m'a regardé : le peuple Yudjá et la perspective.)

FRANCY BANIWA

Francineia Bitencourt Fontes (Francy Baniwa) est une femme indigène, anthropologue, photographe et chercheuse du peuple Baniwa, clan Waliperedakeenai, née dans la communauté d'Assunção, sur le bas Rio Içana, dans la Terre Indigène Haut Rio Negro, municipalité de São Gabriel da Cachoeira/AM. Elle est engagée dans les organisations et dans le mouvement indigène de Rio Negro depuis une dizaine d'années, travaille et fait des recherches dans les domaines de l'ethnologie indigène, du genre, des organisations indigènes, des connaissances traditionnelles, de la mémoire, du récit, de la photographie et de l'audiovisuel.

Elle est titulaire d'une licence en sociologie (2016) de l'Université fédérale d'Amazonas (UFAM). Elle est titulaire d'un master (2019) et doctorante en anthropologie sociale du Musée national de l'Université fédérale de Rio de Janeiro (PPGAS-MN/UFRJ). Elle est chercheuse au Laboratoire d'anthropologie de l'art, du rituel et de la mémoire (LARME) et au Centre d'anthropologie symétrique (NAnSi) de l'UFRJ, ainsi qu'au Centre d'études indigènes amazoniennes (NEAI) de l'UFAM.

Actuellement, elle coordonne le projet écologique pionnier de production de tissus absorbants *Amaronai Itá - Kunhaitá Kitiwara*, financé par le Fonds indigène du Rio Negro (FIRN/FOIRN), pour l'*empowerment*⁶ et la dignité menstruelle des femmes du territoire indigène de l'Alto Rio Negro.

Le dessin de la page 6, également reproduit sur la couverture, est de Frank Baniwa, qui a réalisé plus de 70 peintures pour le livre *Umbigo do Mundo*. Il représente la pierre sacrée située à **Hiipana**, Uapuí Cachoeira, sur le Rio Ayari, qui est apparue lorsque le Nombri du Monde a atteint le ciel, où l'on trouve des pétroglyphes représentant la douleur et le malheur d'une part, et la beauté et la croissance d'autre part.

6. N.T. L'*empowerment* vient du mot anglais « power » et désigne le processus que vise à améliorer le statut social des femmes par l'alphabétisation, l'éducation et la conscientisation, en préparant les femmes à prendre des décisions décisives pour leur vie sur différentes questions, individuelles, familiales et sociales, et en leur donnant les moyens de le faire.

Ce cahier bénéficie également de la collaboration d'Idjahure Kadiwel, chercheur, écrivain, anthropologue, partenaire privilégié de Selvagem et responsable de la préparation du texte du livre de Francly Baniwa.

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est réalisée collectivement avec la communauté Selvagem. La coordination éditoriale est faite par Mariana Rotili et la mise en page a été faite par Isabelle Passos. Pour la version française, nous remercions Soleni Biscouto Fressato et Christophe Dorkeld. Plus d'informations sur selvagemciclo.com.br

Toutes les activités et le matériel de Selvagem sont partagés gratuitement. Pour ceux qui souhaitent donner quelque chose en retour, nous vous invitons à soutenir financièrement les Écoles vivantes, un réseau de 4 centres de formation pour la transmission de la culture et des connaissances indigènes. Pour en savoir plus : selvagemciclo.com.br/colabore

TRADUCTION

SOLENI BISCOUTO FRESSATO

Historienne et sociologue, membre d'Indices, Réseau International de Recherche en Sciences Humaines et Sociales. Ses dernières réflexions portent sur la crise générale de la rationalité moderne et néolibérale et sur l'urgence de créer des alternatives transformatrices pour vivre et penser.

RÉVISION

CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis plusieurs années dans l'État du Mato Grosso do Sul, au Brésil, il collabore également avec des communautés Kaiowá, Guarani et Terena dans le cadre de projets culturels.